



PHILIPPE
RIDET

LES AMIS
DE PASSAGE

ÉQUATEURS

LES AMIS
DE PASSAGE

DU MÊME AUTEUR

Le Président et moi, Albin Michel, 2008.

L'Italie, Rome et moi, Flammarion, 2013.

Ce crime est à moi, Équateurs, 2020.

Philippe Ridet

LES AMIS
DE PASSAGE

ÉQUATEURS

ISBN : 978-2-3828-4478-6.

Dépôt légal : février 2023.

© Éditions des Équateurs / Humensis, 2023.
170 *bis*, boulevard du Montparnasse, 75014 Paris.
editions-des-equateurs@orange.fr
www.editionsdesequateurs.fr

Pour Claire.

« Je sens toujours ce qui m'aurait manqué,
quand le goût me vient d'écrire, si je n'avais
pas été enfant dans une petite ville. »

Jacques Chardonne.

ZORAN avait finalement trouvé place sur la bibliothèque de Ponthus – module central, deuxième rayon à partir du haut, légèrement à gauche –, scintillant sous sa plaque de verre. Il avait tenu cette photo, trois saisons durant dans une boîte à chaussures fermée par un élastique, à l’abri de la lumière, comme on enfouit un remords. Elle y voisinait avec des documents administratifs dont l’usage se raréfiait : livret de famille, certificats de naissance, trois derniers bulletins de salaire, diplômes, actes de divorces, lettre officielle de son employeur mettant fin à ses fonctions accompagnée du calcul de ses indemnités et d’un pécule âprement négocié.

On trouvait aussi, pêle-mêle dans ce tombeau de carton, le livret militaire de son grand-père, soldat de la Première Guerre mondiale, le permis de conduire de sa mère et un petit carnet gainé de cuir. Adolescent, son père y avait tracé d’une écriture qui n’était déjà plus enfantine quelques lignes neutres et émouvantes. Il disait avec des mots simples sa tristesse à l’internat,

l'ennui des jeudis après-midi, l'attente d'une visite, la joie d'assister bientôt à une partie de rugby au stade municipal. Un jour, quelqu'un jetterait tout ça. Mais ce n'était pas à lui de le faire.

Cette photo, il n'y avait lancé qu'un coup d'œil lorsque Denise Veillot la lui avait remise. Mais l'atmosphère estivale et insouciante, ce halo tremblant d'une lumière morte l'avait saisi. Ce n'est qu'une fois revenu chez lui que Ponthus l'avait plus longuement observée à l'aide d'une loupe. Déjà pâles, les couleurs retenaient un peu de la jeunesse de Zoran, comme un rai de lumière. Ses cheveux bruns et lisses descendaient sur son front et ses oreilles. Il s'était laissé pousser des pattes. Il souriait. Son polo en Rhovyl, dans l'échancrure duquel il avait glissé une branche de ses Ray Ban, le serrait au ventre et son jean lui moulait les cuisses. Il avait toujours paru légèrement enveloppé.

Derrière lui, on apercevait des pins et, sans doute, des cyprès. La mer était invisible ; on la devinait. Parce qu'il faisait chaud ce jour-là, Zoran ne portait pas son étrange blouson de tissu fin.

Il n'avait guère plus de vingt ans, peut-être moins. On le déduisait de son regard insouciant et joyeux de jeune homme en vacances. Ses joues rebondies étaient hâlées, son cou aussi. Une petite bande de peau blanche marquait la lisière de ses biceps et des manches de son polo. On la voit chez les coureurs cyclistes et les travailleurs des champs. Ensuite, on ne lui revit plus ce sourire, narquois et bonhomme à la fois. Ne resteraient que la dureté, le mépris – et

parfois la candeur. Les deux garçons ne vieillirent pas de la même manière.

Jamais Ponthus n'aurait imaginé se retrouver en possession d'un pareil cliché. Pensez, un de ces petits personnages que la vie distribue, comme des cartes à une table de casino. Leur nom est sur le bout de la langue; on le retrouve, tout à coup, en scrutant des photos de classe. Et, avec lui, remonte à la surface une part infime mais préservée du passé. Ce jeune homme boudiné dans des vêtements trop ajustés n'avait été qu'un second rôle fugace, revu de loin en loin et presque toujours contre son gré. À présent, il était dans sa bibliothèque épinglé tel un papillon.

D'un format aujourd'hui disparu, la photographie avait été prise avec un Instamatic Pocket, appareil bon marché aux performances modestes. Une fois développées, ces images présentaient déjà les signes avant-coureurs de leur disparition. Floutées et délavées, elles portaient les stigmates de leur effacement inéluctable, incubant la part d'oubli qui tôt ou tard engloutirait leur modèle. Cette fragilité congénitale ne s'arrangeait pas à mesure que les années passaient. Même gardées à l'ombre, elles vieillissaient mal, se racornissaient, gondolaient, vrillaient sur elles-mêmes comme du papier tue-mouche.

Lorsque, avec sa sœur, il avait vidé, quelques années plus tôt, l'appartement de ses parents, Ponthus en avait retrouvé beaucoup de cette espèce, et des plus anciennes à bords blancs et crénelés. Faute de reconnaître leurs sujets, ils en avaient jeté la plus

grande part, comme on noie les bébés chats, en évitant de croiser leurs yeux apeurés. La photographie de Zoran aurait un jour ou l'autre subi le même sort. En recueillant cette relique, Ponthus l'avait sauvée d'un destin fatal, déchetterie ou fond de poubelle.

Pourquoi l'avait-il choisie? Il aurait aussi bien pu les prendre toutes puisque Denise avait dit : « Ça finira à la benne. » Sur une autre en noir et blanc, Zoran, plus jeune et renfrogné, posait de mauvaise grâce devant le porche d'une église. Il portait un bermuda effrangé et des sabots suédois. Son visage était celui que Ponthus lui avait vu quand ils se rencontrèrent pour la première fois un demi-siècle auparavant, en 1970. Sa bouche lippue, ses yeux ronds, ses épaules minces et tombantes étaient déjà remarquables. Il avait hésité.

Mais, bien que ce cliché fût plus fidèle à sa mémoire, il lui avait préféré la photographie d'un jeune homme presque inconnu. Un Zoran inédit dont il n'avait aucun souvenir.

Longtemps, Ponthus avait fait de cet ami de passage l'archétype d'une destinée étriquée et solitaire. Résumée à son accident et ses addictions, sa vie ne valait pas grand-chose, pensait-il. Lui, se targuait, sinon d'avoir réussi la sienne, du moins de l'avoir conduite hors du chemin que lui avaient tracé les générations précédentes. Il avait fait un pas de côté, s'était arraché à la glaise. Il était parti. Il avait quitté la ville. Il vivait toujours. C'était, bien sûr, une illusion. On croit s'échapper, mais on est finalement toujours rejoint.

La photo sur son étagère apportait la preuve irréfutable que Zoran avait été heureux, du moins dans ce moment-là.

Au fond, l'existence de Ponthus n'avait rien d'enviable. À certains égards, elle était semblable à celle que Zoran avait vécue à quatre cent cinquante kilomètres de là, dans sa vieille ferme dont, à la fin, presque immobilisé par sa maladie, il n'ouvrait même plus les volets. Existait-il seulement, au fond d'un tiroir, une preuve que Ponthus avait été heureux? En tout cas, il n'en possédait pas.

Dans le fatras de choses mortes qui l'entouraient, la photographie de Zoran retrouva l'élan d'un instantané de vacances. Son atmosphère méridionale, ses couleurs tellement *seventies* s'étaient d'abord mêlées au souvenir de cette journée d'hiver où Ponthus l'avait choisie. La neige de janvier avait cohabité avec l'éclat du soleil de la Riviera croate.

Six mois passèrent avant que Ponthus rouvrît la boîte avec des précautions d'archéologue. C'est d'abord le polo de Rhovyl qui l'avait intrigué. Bleu ou rouge? s'était-il demandé sans aucune raison un jour qu'il remontait du Dôme Villiers. Puis le pantalon. Noir ou bleu? Pourquoi ne pas vérifier? La même surprise l'avait alors saisi en retrouvant la photo. C'était bien lui, Zoran, cet autre nimbé d'un halo d'insouciance inédit. Le jeune homme frimait un peu en levant le pouce, assis sur l'aile d'une Ford Taunus de couleur crème. La chemisette était rouge.

Détail passé inaperçu : un chapeau de mauvais cuir, genre Stetson, était posé sur le capot. Comme lui, des millions d'adolescents avaient pris la pose durant cette période qu'on pouvait raisonnablement situer entre 1974 et 1977.

C'était quoi qu'il en soit avant l'accident puisqu'on ne lui voyait pas de cicatrice.

Débuta alors une nouvelle destinée pour ce cliché. D'abord, il le laissa quelques jours, abandonné sur la table basse de son salon où tout le monde pouvait le voir. Lorsqu'un de ses fils passait, il demandait : « C'est qui ce mec, Papa ? » « Un copain d'école », répondait Ponthus. « Drôle de tronche ! » Puis il l'enferma entre les pages d'un livre épais. Lorsqu'elle fut moins gondolée, il l'aimanta sur la porte de son frigo.

Mais la photographie n'avait pas encore trouvé sa place. Dans sa cuisine, Zoran était incongru. « Sors-moi de là, vinzou ! », semblait-il lui dire. Une autre solution s'imposait.

Ponthus se mit en quête d'un sous-verre. « Elle sera mieux protégée », se disait-il. Il trouva un modèle à la bonne taille, serti d'un cadre épais de bois clair, dans un magasin de bricolage, place de Clichy. Sous la vitre, la photo retrouva immédiatement son lustre, sa brillance. Ses couleurs scintillaient de nouveau et Zoran renaissait, devenant un adolescent des années 70 avec tout l'accoutrement qui va avec. Lui qui n'avait jamais quitté la ville, aimait Sylvie Vartan davantage que les Beatles, avait passé sa vie à la porte

du garage Peugeot, n'avait manifesté aucune forme de rébellion, du moins à sa connaissance, prenait sous sa vitre une dimension d'icône générationnelle de vestige vintage. Cette métamorphose laissa Ponthus interdit.

Restaurée, la photo prit naturellement place dans sa bibliothèque. Zoran était maintenant chez lui, comme lorsqu'il était venu rendre visite à Ponthus l'été 2007, en moins encombrant toutefois. Il s'épanouissait dans son nouvel espace, creusant sa place jour après jour, se fondant dans la galerie des portraits qui s'alignaient déjà sur les rayons : photos de ses trois fils à différents âges, à la mer, à la montagne, ainsi que celle, d'un format plus imposant, de ses parents dansant dans un bal, juste après la guerre. À la montre de son père, on voyait qu'il était plus de minuit. Plus petite, sa mère levait un regard enamouré.

« Tiens, un nouvel occupant », ironisa son aîné en jetant un œil sur ses étagères.

Il renonça à lui expliquer qui était Zoran et ce qu'il avait été pour lui. Trop confus et contradictoire. Trop de mots possibles pour si peu de chose. Comment pouvait-il justifier la présence de ce portrait sur une étagère alors que son modèle n'avait fait que des apparitions dans sa vie ? Lui dire qu'ils étaient, malgré leurs existences séparées, les dépositaires d'une partie de leur jeunesse ? Qu'on ne choisissait pas toujours ses témoins ? Qu'on pouvait s'attacher, sans qu'on sache pourquoi, à des personnages qui autrefois nous avaient paru insignifiants ? Il laissa passer les sarcasmes

et même il y prit part. Ponthus avait le sentiment d'un devoir accompli, d'un service rendu *in extremis*. Bientôt il prit le pouce levé de Zoran pour un geste de remerciement.

Seule Denise Veillot, pensait-il, pouvait comprendre son soulagement et sa fierté d'avoir sorti Zoran de son carton à chaussures et de l'oubli. Il commençait à lui prêter ses sentiments. Il la revoyait dans son pull beige après l'enterrement. Sa façon de diriger cette assemblée où il n'y avait que des hommes, leur offrant des alcools, du café et des langues de chat. Elle avait connu Zoran mieux que lui, certes à une autre époque. Elle lui avait donné cette photo qu'il ne lui avait pas demandée, devinant qu'elle lui était nécessaire. Elle pourrait comprendre.

Le téléphone sonna longtemps. C'était un soir de septembre, vers 20 heures. Suspendue au-dessus de la rue Tocqueville, la nuit tardait à tomber tout à fait. Denise Veillot décrocha enfin, un peu essoufflée. Sa voix était fine, sans affectation, dénuée de cet accent régional presque suisse qui, sans qu'on y prenne garde, plombait la fin des phrases.

— Tiens, un revenant ! Je me demandais pourquoi vous ne m'appeliez pas, lui dit-elle de sa manière un peu brusque. Neuf mois, c'est beaucoup. Je vous ai fait peur ou quoi ? J'étais dans le jardin. J'ai les mains pleines de terre.

— Je peux rappeler plus tard, hasarda Ponthus, un peu déçu de son accueil.

— Je me douche et je vous rappelle. Non vous ne me dérangez pas. De toute façon j'allais m'arrêter. On n'y voit presque plus rien.

Elle se racla la gorge. Elle fumait trop.

Un quart d'heure plus tard, elle était de nouveau en ligne, menant la conversation comme si elle en avait pris l'initiative. Ponthus lui en sut gré.

— Je suis heureuse de vous entendre. Je me demandais ce que vous étiez devenu. Vous êtes parti très vite. Il a neigé tout de suite après votre départ.

Ponthus se souvenait encore du brouillard qui enveloppait la campagne, des arbres nus, des essuie-glaces chuintant sur le pare-brise, du gris des champs et de la boue sur le chemin conduisant aux maisons basses.

— Je me sentais un peu étranger.

— Vous savez personne ne le connaissait vraiment. C'était un voisin, un collègue tout au plus. J'ai eu un peu plus de chance et vous aussi. Et aussi Christian Debourg. Ils s'entendaient bien ces deux-là. Des fois je les entendais ricaner depuis ma cuisine. Pas difficile de savoir de quoi ils pouvaient parler.

Ponthus l'imaginait dans son salon, assise sur son gros canapé beige. Il revoyait le poêle à granulés, les fauteuils disparates sur lesquels chacun avait pris place, cet après-midi d'hiver. L'année venait de commencer.

— Je ne vous dérange pas? Vous êtes seule?

— Complètement. En plus Christian est parti quelques jours en Bretagne.

Ponthus se demanda s'il était son amant ou un simple voisin. Elle en parlait souvent.

— J'ai encadré votre photo, enfin celle que vous m'aviez donnée, finit-il par lui dire.

— Celle avec la voiture américaine? Elle n'était pas à moi. Pourquoi n'avez-vous pas pris un objet, quelque chose de plus personnel. Son cendrier par exemple.

— Je sais, mais je ne fume pas. La photo c'est très bien. Sans vous je ne l'aurais jamais eue. Maintenant elle est sur ma bibliothèque, encadrée, avec celles de mes enfants et de mes parents. Je la vois quand je vous parle.

— C'est bien. Il faut donner une place aux morts. Après, ils en font ce qu'ils veulent. Mais c'est mieux de les tenir à l'œil sinon ils débarquent à l'improviste.

— J'ai l'impression qu'il est moins encombrant.

— Je ne suis pas certaine de vous comprendre.

Il aimait sa façon de parler, un peu précieuse, et son indulgence.

— Ce serait un peu long à expliquer. C'est comme si je l'aimais mieux mort que vivant. Il tient moins de place. Il est plus docile aussi. C'est lui sans la réalité, son côté un peu glauque, sans l'accident et tout ça.

— Vous ne devriez pas le juger.

Ils parlèrent une quinzaine de minutes, entre allusions et banalités. Elle aimait moins son travail, lui raconta-t-elle. Ponthus lui parla de sa retraite. « Ce n'est pas si tragique. Le moment arrive où l'on a moins envie de travailler. Il ne faut pas le laisser passer. On

Le pas moins cadencé, Vincent Coissiat était toujours là, bourré de tranquillisants. Arpentant les départementales dans toutes les directions possibles, il enchaînait, opiniâtre, les faux départs, les fuites avortées. Toujours, il revenait chez lui, parfois tard dans la nuit.

Puis, malgré lui, Ponthus pensa à d'autres choses : à la route qui l'attendait, à ses fils et tous ces gens qu'il ne reverrait plus. Il se demanda s'il cesserait bientôt de neiger. Quand il regarda de nouveau dans son rétroviseur, ce personnage surgi de nulle part ou d'un passé si lointain qu'il en était devenu irréel n'était plus qu'un minuscule point noir dans le paysage. Puis, la distance, la buée, les flocons l'effacèrent tout à fait.

ÉDITIONS **DES** ÉQUATEURS

www.editionsdesequateurs.fr

